**Histoire d'histoires**

Il était une fois un enfant qui ne croyait pas aux histoires. Dès que sa mère commençait : Il était une fois un ogre cruel …  il l'interrompait.

- Ne me raconte pas d'histoires, disait-il, les ogres, ça n'existe pas !

Et quand son grand-père se mettait à lire à haute voix : « Il était une fois un roi... », il demandait aussitôt :

- Le roi de quoi ? Le roi d'Angleterre ou le roi de Panama ? Il a vécu de quand à quand ? C'est de l'histoire ou c'est des histoires ?

Même quand on lui racontait une histoire vraie, il secouait la tête, l'air de dire : « Vous faites vraiment des histoires pour pas grand-chose.» Et au bout de trente secondes, il se mettait à bâiller et à se frotter les yeux.

Il disait :

- Comment voulez-vous que je vous croie : je ne vois rien, je ne sens rien de ce que vous me racontez. C'est comme si l'histoire partait sans moi !

Un jour, je lui ai demandé de s'asseoir à côté de moi sur le canapé et je lui ai raconté une histoire. L'histoire d'un enfant qui ne croyait pas aux histoires. Dès que sa mère commençait : « Il était une fois un ogre cruel. », il l'interrompait...

Il ne m'a pas interrompu. Il m'a laissé raconter. Quand j'ai eu fini, il m'a dit : C'est drôle, cette histoire, je la vois et je la sens. C'est comme si j'étais dedans. Tu pourrais me la raconter encore une fois ?

J'ai repris l'histoire depuis le début et il m'a écouté avec la même attention. Puis il m'a demandé : - Tu pourrais me raconter les histoires auxquelles l'enfant de ton histoire ne croyait pas ?

J'ai raconté des histoires d'ogres et de sorcières, des histoires de rois et de princesses et beaucoup d'histoires vraies pour terminer.

Et, chaque fois, il disait : Effectivement, c'est incroyable ! Qu'est-ce qu'il disait, l'enfant de ton histoire, quand il entendait ça ?

- La même chose que toi : « Effectivement, c'est incroyable ! »

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**Silence**

La maîtresse a hurlé : Silence ! Taisez-vous ! Exercice 6 page 23 ! Silence, j'ai dit ! SILENCE !

J’ai compté : c'était la quarante-septième fois qu'elle hurlait aujourd'hui. Et j'ai pensé : « Si elle continue, elle va me transpercer la tête, je le sens, ça va éclater comme une fusée. »

On s'est tous mis à écrire dans nos cahiers.

On osait à peine respirer ; je crois bien qu'on allait étouffer.

Et puis, Marie a laissé tomber sa gomme.

- SILENCE ! a hurlé la maîtresse. Taisez-vous et travaillez !

Alors, moi, je me suis levé et j'ai respiré autant que j'ai pu. J'ai regardé la maîtresse et j'ai hurlé :

- SILENCE! Taisez-vous et laissez-nous travailler !

Elle a ouvert très grand la bouche et elle a mis la main sur son cœur. Et puis elle a fermé la bouche, ouvert la bouche, fermé la bouche ...

On a compris qu'elle allait étouffer. On a vite cherché un bocal et on l'a rempli d'eau. On a mis le bocal sur le bureau et la maîtresse a plongé dedans. Elle nageait furieusement dans l'eau et elle tournait à toute vitesse en ouvrant et en fermant la bouche. Ça faisait des bulles.

On s'est remis au travail. J'ai fini mon exercice et puis j'ai écrit un texte. Une histoire de pirates.

Ensuite, avec David, on a cherché dans un livre des renseignements sur Marco Polo. Et j'ai pensé : « Si elle reste encore un peu dans son bocal, j'aurai le temps de faire des mathématiques.

Et peut-être, même, d'écouter de la musique. »

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**Télévision**

Moi, j'adore regarder la télévision.

Je connais les programmes par cœur et je sais tout ce qui se passe dans le poste. Je me suis même amusé à le démonter et à le remonter plusieurs fois et j'ai rajouté deux ou trois boutons.

Mes parents ne sont pas d'accord. Ils disent que je perds mon temps et que je ferais mieux d'apprendre mes leçons.

L'autre soir, je regardais un film policier passionnant quand mon père s'est mis à hurler comme un sauvage :

- Éteins la télévision ! Ça fait quatre heures que tu es planté là devant comme un poteau électrique dans un champ de navets ! Tu vas bientôt avoir le cerveau aussi mou que du chocolat fondu ! File dans ta chambre et va lire un peu ton livre de lecture !

Il y a longtemps que j'ai compris qu'il vaut mieux ne pas discuter avec mon père quand il est dans cet état-là. Je suis donc allé dans ma chambre et j'ai pris mon livre de lecture.

Je me suis endormi avant d'avoir terminé la deuxième ligne.

J'ai été réveillé par des cris et des hurlements.

En écoutant bien, j'ai reconnu les voix de toute la famille : les barrissements de mon père, les mugissements de ma mère, les piaillements de ma grand-mère et les hennissements de ma sœur.

Je suis allé voir ce qui se passait. Et j'ai vu !

Un python essayait d'étouffer ma grand-mère, un crocodile avait attaqué une cuisse de mon père, deux jaguars se disputaient ma mère et un requin demandait à ma sœur d'enlever ses chaussures pour qu'il puisse la croquer proprement. Et des centaines de fourmis rouges sortaient du poste de télévision et couraient comme des folles dans le salon.

Je me suis précipité pour éteindre la télévision et tout est rentré dans l'ordre. Sauf que ma sœur a continué à sangloter pendant dix minutes.

Je lui ai donné un mouchoir et j'ai dit à mon père :

- Voilà ce qui se passe quand on ne sait pas se servir d'une télévision !

- Mais on voulait juste mettre un documentaire sur les animaux ! a-t-il répondu.

Je lui ai dit de me laisser faire et j'ai remis mon film policier. Ils ont tous râlé en disant que c'était débile, mais ils ont regardé jusqu'au bout avec moi.

Et il a fallu que je me fâche pour qu'ils aillent au lit : ils voulaient encore regarder les informations télévisées.

Il faudra que je bricole à nouveau le poste de télévision. Sinon, ça va mal se terminer ...

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**Attendons la suite ...**

J'ai pris un livre de contes et j'ai lu :

« Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient pas d'enfant et qui en étaient fort désolés. »

J'ai sauté quelques pages et voilà ce que je trouve :

« Il était une fois une pauvre orpheline qui rêvait d'un foyer où on l'accueillerait, où on la traiterait comme la fille de la maison. »

Quand j'ai vu cela, j'ai vite couru chez le roi et la reine et je leur ai dit que je connaissais une petite fille qui, j'en étais sûr, ne souhaitait rien tant que d'avoir une famille, des parents. Puis j'ai couru chez l'orpheline et je lui ai annoncé que j’avais trouvé un roi et une reine sans enfant. Ils seraient très heureux de l'adopter, je m’en portais garant.

- En êtes-vous vraiment sûr ? me demanda l'orpheline qui n'osait croire à un tel bonheur.

- Est -ce bien certain ? me demandèrent le roi et la reine, très émus. Est-il possible que tout s'arrange aussi vite ?

Je les ai rassurés et j'ai fixé un rendez-vous. Et maintenant, j'attends la suite avec impatience. J'ai bon espoir que ça devienne intéressant. « Car, ai-je pensé, dans les histoires habituelles, tout va mal au début et c'est seulement à la fin que ça s'arrange. Mais si ça commence bien, il y a des chances pour que ça se termine mal. Très mal peut-être ! »

Ce serait beaucoup plus drôle, non ?

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**La chose**

Je me suis réveillé, le cœur battant et les mains moites. La chose était là, sous mon lit, vivante et dangereuse. Je me suis dit : « Surtout ne bouge pas ! Il ne faut pas qu'elle sache que tu es réveillé. » Je la sentais gonfler, s'enfler et étirer l'un après l'autre ses tentacules innombrables. Elle ouvrait la gueule, maintenant, et déployait ses antennes. C'était l'heure où elle guettait sa proie.

Raide, les bras collés au corps, je retenais ma respiration en pensant : « Il faut tenir cinq minutes. Dans cinq minutes, elle s'assoupira et le danger sera passé. »

Je comptais les secondes dans ma tête, interminablement. À un moment, j'ai cru sentir le lit bouger. J'ai failli crier. Qu'est-ce qu'il lui prend ? Que va-t-elle faire ? Jamais elle n'est sortie de dessous le lit. J'ai senti sur ma main un léger frisson, comme une caresse très lente. Et puis plus rien. J'ai continué à compter, en m'efforçant de ne penser qu'aux nombres qui défilaient dans ma tête : cinquante et un, cinquante-deux, cinquante- trois ... J'ai laissé passer bien plus de cinq minutes. Je me suis remis enfin à respirer normalement, à me détendre un petit peu. Mais mon cœur battait toujours très fort. Il résonnait partout en moi, jusque dans la paume de mes mains. Je me répétais : « N'aie plus peur. La chose a repris sa forme naturelle. Son heure est passée. »

Mais, cette nuit-là, la peur ne voulait pas me lâcher. Elle s'accrochait à moi, elle me serrait le cou. Une question, toujours la même, roulait dans ma tête : Qui est la chose ? La chose qui, chaque nuit, gonfle et s'enfle sous mon lit, et s'étire à l'affût d'une proie. Et puis reprend sa forme naturelle après quelques minutes.

J'ai compté jusqu'à dix en déplaçant lentement ma main droite vers la lampe de chevet. À dix, j'ai allumé et j'ai sauté sur le tapis, le plus loin possible. Et qu'est -ce que j'ai vu sous mon lit ? Mes pantoufles ! Mes bonnes vieilles pantoufles que je traîne aux pieds depuis près de deux ans. Elles me sont trop petites, déjà, et percées en plusieurs endroits.

J'étais vraiment déçu. Et un peu triste. Je me suis dit : « Alors, on ne peut plus avoir confiance en rien ?

Il faut se méfier de tout, même des objets les plus familiers ?» J'ai regardé longtemps les pantoufles. Elles avaient l'air parfaitement inoffensives, mais je ne m'y suis pas laissé prendre. Avec beaucoup de précaution, je les ai enveloppées dans du papier journal et j'ai soigneusement ficelé le paquet. Et j'ai jeté le tout dans la chaudière.

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**Histoire policière**

Une puce se promenait sur le bras d'un fauteuil. Elle rencontra un long cheveu blond qui se regardait dans un miroir de poche.

- Hé ! fit le cheveu, faites donc attention où vous marchez. Surtout ne me touchez pas, ne me déplacez pas : je suis un indice !

- Un indice, qu'est -ce que c'est que ça ?

- Figurez-vous qu'un crime a été commis ici, dans cette pièce. On a découvert la victime sur le fauteuil d'en face, une balle en plein cœur. L'enquête a prouvé que l'assassin était assis sur le fauteuil où nous nous trouvons. Alors, voyez-vous, je suis extrêmement important : quand les policiers me découvriront, ils chercheront d'où je viens et, grâce à moi, ils démasqueront l’assassin ! Tout le monde parlera de moi, les journaux, la télé, je vais devenir célèbre !

- Si je comprends bien, dit la puce, on a intérêt à être chauve quand on veut trucider quelqu’un : ces bavards de cheveux sont toujours prêts à vous trahir, rien que pour se faire mousser !

Alors elle jeta la perruque bouclée qu'elle portait ce jour-là et abattit froidement le long cheveu blond d'un coup de revolver tiré en plein cœur.

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**L'événement**

C'est vraiment ennuyeux de se lever, le matin, et de sortir de son lit pour toute une journée.

Aujourd'hui, au petit déjeuner, j'ai trouvé un serpent à sonnettes dans la boîte à sucre. Hier, c'était un serpent à lunettes.

Et puis, je n'ai pas pu boire mon chocolat parce qu'il y avait une sirène qui nageait la brasse dans ma tasse.

Quand j'ai voulu me couper une tartine, le pain s'est mis à parler. Il m'a dit d'une voix ensommeillée : « Tu ferais mieux d'aller te laver les mains. »

Dans la salle de bains, une sorcière s'était amusée à transformer mon peigne en prince charmant et mon père en mille-pattes. J'ai dû dire à mon père d'aller s'essuyer les pieds ailleurs que dans le lavabo. Et j'ai demandé à la sorcière d'arrêter ses bricolages.

En passant par le salon, j'ai vu mon petit frère qui mangeait la télévision. Et après, il s'étonne d'avoir mal au ventre !

Je suis retourné dans ma chambre et, comme d'habitude, je me suis disputé avec ma sœur. C'est la millième fois au moins que je lui dis de ne pas déployer ses ailes dans la chambre ! Elle sait très bien que ça me fait éternuer, tousser, cracher, et que je ne peux plus respirer. Furieux, je l'ai jetée par la fenêtre et elle est allée se percher sur un poteau électrique.

Ensuite, j'ai couru après mon cartable qui sautait comme un kangourou et je l'ai attrapé au lasso. Ça va, je suis entraîné.

Je n'ai pas pu prendre l'ascenseur parce que des souris l'avaient transformé en discothèque. Elles avaient l'air de bien s'amuser.

J'ai descendu quatre à quatre les escaliers et j'ai bousculé M. Lebart qui allait promener son alligator.

Et j'ai failli renverser une vieille dame qui marchait sur les mains.

En sortant de l'immeuble, j'ai dû prendre mon élan pour sauter par-dessus le ravin qui remplaçait le trottoir. Comme toujours, des gens distraits étaient tombés dedans et on les entendait hurler.

Et j'ai pensé : « Si ça continue comme ça, je vais mourir d'ennui. Pourquoi ne m'arrive-t-il jamais rien, à moi ? »

Mais juste à ce moment-là, quelqu'un m'a frappé sur l'épaule. C'était Marie. Elle m'a fait un clin d’œil et elle a dit : « Salut ! » Et puis elle a disparu dans la foule.

Je l'ai regardée s'éloigner et tout à coup, dans ma tête, ça s'est mis à chanter.

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**Torture sur rendez-vous**

Ah, monsieur le dentiste, vous allez passer un mauvais quart d'heure, si seulement vous me tombez sous la main.

Asseyez-vous, je vous prie. Vroup ... je monte le siège, j'abaisse le dossier. On est bien, n'est-ce pas, sur mon fauteuil de torture ? Là, là, là, ouvrez bien grand la bouche. Bien grand, j'ai dit. Encore un petit effort et vous vous décrochez la mâchoire. Et un petit coup de roulette. C'est gentil, n'est-ce pas ? N'avez- vous pas l'impression qu'un bon vieux métro tout brinquebalant fait des tours et des détours sur vos dents et vos gencives ?

Maintenant, je grattouille avec toutes sortes d'instruments pointus. Je sonde, je pique, je plombe, je perce, j'enfonce, je tire, je serre, je martèle, j'arrache, tout ce que vous voulez, cher monsieur, tout ce que vous voulez ... Et si je vous fais mal, dites-le-moi.

- Arg grrm aarrgmmlbeubleubtchch.

- Pardon ? Comment ? Que dites-vous ? Articulez, je vous prie. Mais non, mais non, ça ne fait pas mal du tout. Un grand garçon comme vous, voyons, ça n'est plus douillet comme un bébé. Goûtez-moi ça maintenant. Cette mixture délicieusement abominable qui vous picote la langue et vous met les gencives en feu. Irrésistible, n'est-ce pas, son bon goût de framboise à la moutarde ?

Bon, fini la plaisanterie. Crachez. Rincez. Prochain rendez-vous, lundi, 16 heures.

Et moi, je dis poliment :

- Merci beaucoup. À la prochaine. Au revoir, monsieur le dentiste.

Parce que la prochaine fois ...

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**Les histoires ne sont plus ce qu'elles étaient**

L'histoire était fin prête, tout le monde était en place. Le roi lissait sa barbe blanche et astiquait sa couronne. Sa fille, la princesse, mettait une dernière touche à son maquillage, sans se douter le moins du monde que le dragon allait l'enlever dans un quart d'heure. Le dragon, qui savait bien, lui, ce qu'il préparait, réglait son lance-flammes électronique. À quelques pas de là, un petit jeune homme timide sautillait sur place en balançant les bras : c'était le chevalier sans peur et sans reproche qui se porterait volontaire pour sauver la princesse.

Mais d'abord, il devait rendre service à la vieille femme qui ramassait du bois.

En fait, la vieille femme était une fée : elle était justement en train de revêtir son costume et de répéter une dernière fois son texte. Au milieu de son fagot, elle avait caché l'épée magique qu'elle devait donner au chevalier pour qu'il puisse tuer le dragon. Après, il pourrait épouser la princesse et, si tout se passait bien, ils auraient beaucoup d'enfants.

Bref, tout était prêt, on pouvait commencer : « Il était une fois ... »

Mais où est donc le roi ? Impossible de le retrouver. Tant pis, on dira que la princesse est orpheline. Ça ne l'empêchera pas d'être enlevée par le dragon. Et elle épousera le chevalier sans rien demander à personne.

On appelle la princesse. Elle ne répond pas.

On appelle encore, par haut-parleur cette fois. Toujours rien. C’est quand même embêtant. Il faut bien que le dragon enlève quelqu'un. Il ne peut pas enlever la vieille femme, puisque c'est une fée et qu'elle a une épée magique cachée dans son fagot. Et s'il enlève le chevalier, ce n'est plus drôle du tout : la fée devra délivrer le jeune homme et, franchement, ce n'est pas l'affaire des femmes d'affronter les dragons.

On n'a jamais vu ça dans les histoires.

On peut toujours imaginer que le chevalier va combattre le dragon comme ça, sans raison particulière, pour faire un peu de sport. Et puis, s'il gagne, il épousera la vieille, c'est -à -dire la fée. Elle aime sans doute les sportifs.

Oui, mais entre-temps, le dragon a fichu le camp. Que vont faire le chevalier et la fée ? Il n'y a qu'à les envoyer ramasser du bois. Ça pourra toujours servir.

Apparemment, le chevalier n'est pas d'accord, car il a disparu sans crier gare. Et la fée refuse de faire quelques tours de magie avec sa baguette et tout son attirail. Dommage, ça aurait occupé le public.

Finalement, de toute l'histoire, il ne reste qu'une épée. Une épée magique, paraît-il.

On pourrait peut -être s'en servir comme coupe-papier ?

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**Rencontre**

Hier, j'ai rencontré quelqu'un d'un peu bizarre. D'abord, je n'ai pas tout de suite compris ce qu'il disait.

Peut-être que je n'étais pas bien réveillé, ou un peu trop distrait. J'ai cru entendre quelque chose comme : «Dzwiagztrochv kinghuaxyelz trrplllikdawq iiiiiiiuhhh.» Et puis : « Sprechen Sie Deutsch ? » Et ensuite : « Do you speak english ? » Et enfin : « Parlez-vous français ? »

Je ne sais pas pourquoi il m'a demandé ça.

Évidemment que je parle français. C'est même la seule langue que je parle. Ce qui m'a un peu étonné aussi, c'est la façon dont il était habillé. Avec une espèce de combinaison verte et rouge, toute drôle : on aurait dit une peau avec des écailles.

En y réfléchissant bien, je crois que sa tête aussi m'a un peu surpris. Une tête toute ronde qui tournait sans arrêt comme un gyrophare sur une ambulance.

Mais il était très gentil. Il m'a salué poliment et il m'a tendu la main. Une main pleine de doigts. Au moins cent. Ça fait un peu bizarre quand on la serre.

Il m'a posé toutes sortes de questions.

Parfois, je ne savais pas quoi répondre. Par exemple, quand il m'a demandé si les instituteurs sont meilleurs à la broche ou en pot-au-feu. J'ai bien été obligé de lui dire que je n'en ai jamais mangé.

Ce qui était surtout rigolo, c'est qu'il sautait sans arrêt sur ses trois jambes. Ça faisait cric cric cric. Et de temps en temps il se grattait le dos avec sa langue. Je voudrais bien savoir comment il fait.

Après, je lui ai dit que je devais rentrer à la maison parce que maman m'attendait pour souper. Il ne voulait pas me laisser partir. Je crois qu'il avait encore envie de jouer. Alors je lui ai promis de revenir le lendemain.

Et ce matin, je suis parti à l'école plus tôt que d'habitude. Il m'attendait au coin de la rue et il m'a tout de suite emmené vers une grande machine qui était cachée dans les arbres du parc. Ça m'a beaucoup plu parce qu'il y a des phares de toutes les couleurs. Il m'a fait grimper à l'intérieur et il a fermé la porte. À l'intérieur de la machine, c'est assez beau. Sauf qu'il y a des boutons et des appareils un peu partout.

Il a encore dit quelque chose que je n'ai pas compris et la machine s'est mise à bouger. J'aime bien. On voit les nuages à travers les hublots. Mais je voudrais quand même savoir où il m'emmène. J'espère que ce n'est pas trop loin. Parce que je ne voudrais pas arriver en retard à l'école.

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**Recette de cuisine**

J'ai pu enregistrer, dans le bac à légumes de mon réfrigérateur, une conversation émouvante entre une pomme golden et une pomme de terre. Voici ce document étonnant :

- Ah, chère madame, dit la pomme golden à la pomme de terre, il faut que je vous raconte ce qui est arrivé à ma meilleure amie, une pomme de reinette que je connais depuis l'école maternelle. C'est absolument é-pou-van-ta-ble! Figurez-vous qu'on en a fait de la marmelade ! Deux individus se sont emparés d'elle, un homme tout en blanc et une jeune femme avec un grand tablier bleu. La femme a pris un couteau spécial et elle a déshabillé complètement ma copine. Imaginez un peu : toute nue sur une table de cuisine ! L'homme, lui, l'a découpée en quatre, comme ça, zic zac, en deux coups de couteau. Et il lui a arraché le cœur avec tous les pépins.

- Arrêtez, arrêtez, c'est horrible ! s'écria la pomme de terre en se bouchant, stupidement, les yeux.

- Ce n'est pas fini, poursuivit la pomme golden. Ils ont jeté la malheureuse dans une casserole, avec plein d'autres copines. Ils ont ajouté un tout petit peu d'eau et, hop ! ils ont allumé le gaz. Au bout de deux minutes, avec la vapeur, c'était pire que dans un sauna.

- Oh, un sauna, dit la pomme de terre, c'est bon pour la santé.

- Eh bien, répliqua la pomme golden, je voudrais bien vous y voir ! Au bout de vingt minutes environ, les copines étaient toutes fondues, une vraie bouillie. Alors l'homme a pris une cuillère en bois, il a rajouté 50 grammes de sucre et un peu de cannelle et il a bien remué le tout.

- Hm hm, murmura la pomme de terre, ça devait sentir bon !

- Oh, vous ! vous n'avez pas de cœur ! s'écria, indignée, la pomme golden.

Et elle éclata en sanglots.

- Vous savez, répondit la pomme de terre, je pourrais vous raconter des choses plus horribles encore.

Figurez-vous que mon fiancé a été transformé en purée ! Voilà comment ça s'est passé : un homme est venu le chercher ...

Malheureusement, l'enregistrement s'arrête là. Une panne de courant, probablement.

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**Exercices**

La mère de Charles a invité ses amies pour prendre le thé. Depuis sa chambre, Charles les entend papoter.

Il décroche le téléphone et compose un numéro au hasard. D'après la voix à l'autre bout de la ligne, il est tombé chez une vieille dame.

- Bonjour, chère madame, dit Charles très lentement, en articulant chaque mot exagérément, vous êtes une vieille autruche alcoolique complètement déplumée, congelée, déshydratée et lyophilisée.

- Mon petit Charles, demande sa mère depuis le salon, mon petit Charles, tu ne t'ennuies pas ?

- Non, maman, répond Charles, je fais du français, un exercice de vocabulaire.

Et toutes les dames du salon gloussent en chœur :

- Quel enfant sérieux, quel enfant studieux !

Charles va chercher l'atlas dans le bureau de son père. Sur la carte de l'Islande, il écrase une glace à la vanille. Il laisse couler du ketchup sur la Pologne et du produit à vaisselle sur la Nouvelle-Calédonie. Pour l'Australie, il choisit du yaourt à la framboise et de l'encre de Chine pour la Somalie.

- Mon petit Charles, demande sa mère, tu ne t'ennuies pas ?

- Non, maman, répond Charles, je fais de la géographie, la carte des océans avec les fleuves et les rivières.

Et toutes les dames du salon gloussent en chœur :

- Quel enfant sérieux, quel enfant studieux !

Dans l'entrée, ces dames ont entassé leurs manteaux de fourrure et laissé leurs sacs à main. En fouillant,

Charles découvre quelques porte-monnaie. Il les vide soigneusement et cache tout l'argent dans le panier du chat.

- Mon petit Charles, demande sa mère, tu ne t'ennuies pas ?

- Non, maman, répond Charles, je fais des mathématiques, des additions et des soustractions.

Et toutes les dames du salon gloussent en chœur :

- Quel enfant sérieux, quel enfant studieux !

- Eh oui, dit fièrement la maman, il est le premier de sa classe.

Et Charles, pendant ce temps, a pêché le poisson rouge dans son bocal et sorti des ciseaux pointus.

« Bon, maintenant, se dit-il, je vais faire de la biologie. »

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**La sorcière amoureuse**

C’était une vieille, très vieille sorcière. Elle habitait une maisonnette au fond des bois, près de la source des trois rochers.

Un jour, un jeune homme passa devant sa fenêtre. Il était beau. Plus beau que les princes des contes de fées. Et bien plus beau que les cow-boys des publicités télévisées.

La vieille sorcière fut émue, tout d'abord, puis troublée, et enfin amoureuse. Plus amoureuse qu'elle ne l'avait jamais été.

Naturellement, elle ne ferma pas l'œil de la nuit. Elle feuilleta toutes sortes de vieux grimoires remplis de formules magiques, elle courut les bois à la recherche d'ingrédients mystérieux, elle coupa, hacha, mixa, mélangea, pesa, ajouta, remua, goûta ... Et au petit matin, elle mit en bouteilles un plein chaudron d'élixir pour rajeunir.

Au début de l'après-midi, elle avala une bouteille d'élixir. Comme c'était très amer, elle procédait ainsi : un verre d'élixir, un carré de chocolat, un verre d'élixir, un bonbon à la fraise. Et ainsi de suite. Après le dernier verre, elle était redevenue jeune et jolie. Si jolie qu'elle aurait pu faire carrière au cinéma. Ou devenir institutrice.

Avec deux toiles d'araignées, un peu de poudre de crapaud et une formule magique découpée dans le journal de mode des sorcières, elle se confectionna une merveilleuse robe décolletée, garnie de dentelles.

Dans son jardin, elle cueillit une rose blanche, la trempa dans un philtre d'amour et l'épingla à son corsage.

Ensuite, elle s'assit sur un banc, devant la porte, et attendit. Elle n'attendit pas longtemps. Sur le chemin, apparut le beau jeune homme, vêtu d'un riche costume brodé d'or, une fleur blanche à la boutonnière.

Le jeune homme salua la sorcière, la conversation s'engagea et, comme la sorcière était pressée, au bout d'un quart d'heure, le jeune homme était fou amoureux. Cinq minutes après, ils échangeaient leur premier baiser.

Puis brusquement, la sorcière se leva et dit très vite :

- À demain, mon bel amour !

Et elle s'enferma à double tour dans sa maisonnette.

Il était temps ! Quelques secondes plus tard, la belle jeune fille était redevenue une vieille, très vieille sorcière : l'élixir avait cessé d'agir.

Et ce fut ainsi tous les jours. Une bouteille d'élixir pour rajeunir, des mots d'amour murmurés, quelques baisers échangés, puis vite, très vite, des adieux pressés.

Le beau jeune homme ne se plaignait jamais.

Il disait en souriant : « Adieu, ma belle ! », et il partait sans même se retourner.

Après quelques semaines, par un bel après-midi d'été, la sorcière déclara à son jeune homme qu'elle voulait l'épouser. Le jeune homme baissa les yeux en rougissant, et ils fixèrent le mariage au lendemain matin.

Le lendemain, donc, la vieille sorcière avala trois grandes bouteilles d'élixir pour rajeunir. Ça lui donna d'atroces douleurs d'estomac, mais il fallait bien en passer par là.

Les deux amoureux se marièrent au village voisin. Puis ils s'en retournèrent bien vite jusqu'à la maisonnette au fond des bois.

Dès qu'ils furent entrés, la sorcière ferma la porte à double tour : dans la cuisine, elle prépara une tisane pour son jeune époux, puis alla chercher dans la salle à manger les gâteaux aux pattes de mouche qu'elle faisait elle-même.

Mais l'élixir avait cessé d'agir. Quand elle revint à la cuisine, elle était redevenue une vieille, très vieille sorcière, au nez crochu, aux dents gâtées et à la peau plus ridée que du papier froissé.

Lorsqu'il la vit ainsi, son jeune mari la fixa un long moment sans rien dire. Puis, soudain, il éclata de rire :

- Vieille sorcière, ton élixir pour rajeunir ne vaut pas grand-chose ! Mais rassure-toi, le mien n'est pas meilleur.

Et, secoué d'un grand fou rire, le beau jeune homme se transforma peu à peu en un vieux, très vieux sorcier, au nez crochu, aux dents gâtées et à la peau plus ridée que du papier froissé.

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**Soupçon**

J'ai tout de suite compris qu'il s'était passé quelque chose de grave. Dès que je l'ai vu. Il avait sauté sur mon lit et il se léchait les babines d'une manière qui m'a semblé bizarre. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais ça me semblait bizarre. Je l'ai regardé attentivement, et lui me fixait avec ses yeux de chat incapables de dire la vérité.

Bêtement, je lui ai demandé : - Qu'est-ce que tu as fait ?

Mais lui, il s'est étiré et a sorti ses griffes, comme il fait toujours avant de se rouler en boule pour dormir.

Inquiet, je me suis levé et je suis allé voir le poisson rouge dans le salon. Il tournait paisiblement dans son bocal, aussi inintéressant que d'habitude. Cela ne m'a pas rassuré, bien au contraire. J'ai pensé à ma souris blanche. J'ai essayé de ne pas m'affoler, de ne pas courir jusqu'au cagibi où je l'ai installée. La porte était fermée. J'ai vérifié cependant si tout était en ordre. Oui, elle grignotait un morceau de pain rassis, bien à l'abri dans son panier d'osier.

J'aurais dû être soulagé. Mais en regagnant ma chambre, j'ai vu que la porte du balcon était entrouverte.

J'ai poussé un cri et mes mains se sont mises à trembler. Malgré moi, j'imaginais le spectacle atroce qui m'attendait. Mécaniquement, à la façon d'un automate, je me suis avancé et j'ai ouvert complètement la porte vitrée du balcon. J'ai levé les yeux vers la cage du canari suspendue au plafond par un crochet.

Étonné, le canari m'a regardé en penchant la tête d'un côté, puis de l'autre. Et moi, j'étais tellement hébété qu'il m'a fallu un long moment avant de comprendre qu'il ne lui était rien arrivé, qu'il ne lui manquait pas une plume.

Je suis retourné dans ma chambre et j'allais me rasseoir à mon bureau lorsque j'ai vu le chat soulever une paupière et épier mes mouvements. Il se moquait ouvertement de moi.

Alors, j'ai eu un doute. Un doute horrible.

Je me suis précipité dans la cuisine et j'ai hurlé quand j'ai vu ...

Le monstre, il a osé ! Il a dévoré ...

Je me suis laissé tomber sur un tabouret, épouvanté, complètement anéanti. Sans y croire, je fixais la table et l'assiette retournée.

... Il a dévoré mon gâteau au chocolat !

**Bernard Friot,** *Histoires pressées***.**

**Planète Mars, neuf heures du soir.**

Cher papa, chère maman,

Eh oui, me voici sur la planète Mars. J'espère que vous vous êtes bien inquiétés depuis ce matin et que vous m'avez cherché partout. D'ailleurs, je vous ai observés grâce à mes satellites espions et j'ai bien vu que vous faisiez une drôle de tête cet après-midi. Même que papa a dit : « Ce n'est pas possible, il a dû lui arriver quelque chose ! » (Comme vous le voyez, mes micros longue distance sont ultra-puissants.) Eh bien, j'ai un peu honte de le dire, mais je le dis quand même, parce que c'est la vérité : je suis rudement content que vous vous fassiez du souci. C'est de votre faute, après tout. Si vous ne m'aviez pas interdit d'aller au

cinéma avec François, je ne serais pas parti. J'en ai marre d'être traité comme un gamin ! D'accord, je n'aurais pas dû vous traiter de vieux sadiques ; mais maman m'a bien traité de gros mollasson, alors on est quittes.

Ne me demandez pas comment je suis arrivé ici, c'est un secret et j'ai juré de ne pas le dire. En tout cas, je me plais bien sur Mars. Les gens ne sont peut-être pas très agréables à regarder, mais ils sont super- sympas. Personne ne fait de réflexions quand vous avez le malheur d'avoir un 9 en géographie. Vous voyez à qui je fais allusion...

Il y a quand même des choses un peu bizarres. Je ne parle pas des espèces de scarabées que les Martiens grignotent à l'apéritif. Sur Terre aussi, il y a des trucs impossibles à manger. Les choux de Bruxelles, par exemple. Non, le plus tordu, c'est la façon dont on fait les bébés. Il suffit qu'un garçon et une fille se regardent dans les yeux, et hop ! ils deviennent papa-maman. J'ai déjà une demi-douzaine d'enfants.

Je crois que je vais mettre des lunettes de soleil. C'est plus prudent.

J'ai encore des tas de choses à vous raconter, mais je préfère m'arrêter là. Portez-vous bien et à bientôt, j'espère.

Félicien

P.-S. : Vous seriez gentils de m'envoyer deux sandwiches au saucisson, un yaourt à la fraise et une bouteille de jus de raisin. Et dites-moi si vous êtes encore fâchés.

P. P.-S. : Vous n'avez qu'à laisser le colis et la lettre devant la porte du grenier. Ne vous inquiétez pas, ça arrivera.

**Bernard Friot,** *Nouvelles Histoires pressées***.**

**Loup Garou**

Antoine entre en courant dans la classe.

Il est en retard, comme d’habitude.

- Monsieur, monsieur ! crie-t-il encore tout essoufflé, cette nuit j’ai vu un loup-garou.

- À la télé ? demande Céline.

- Mais non, en vrai !

- Oh, arrête tes conneries, dit Fabien.

- Il veut faire l’intéressant, dit Valérie.

- Hou… hou… hou… loup-garou ! hurle Damien, pour rire.

Le maître, lui, enfonce son bonnet sur ses oreilles.

- Mais si, je vous jure, dit Antoine. Il était habillé comme un homme, mais j’ai vu ses pattes toutes poilues avec des griffes longues comme ça !

- Et il avait du vernis sur ses ongles ? demande Aline en se tordant de rire.

Toute la classe s’esclaffe bruyamment.

Le maître, lui, de ses mains gantées de noir, redresse le col de son manteau.

Antoine s’énerve : Puisque je vous dis que je l’ai vu ! Même qu’il avait des oreilles pointues et deux grandes dents, là, comme un loup. Et ses yeux ! Tout rouges, comme du feu ! J’ai eu une de ces trouilles quand il m’a couru après ! Je me demande comment j’ai pu lui échapper…

Mais plus personne ne l’écoute. Il attend un instant, puis s’assied, déçu, à sa place.

- Taisez-vous ! crie le maître d’une voix rauque, animale. Les yeux cachés derrière d’épaisses lunettes noires, il regarde Antoine fixement et marmonne entre ses dents :

- Toi, la prochaine fois, je ne te louperai pas !

**Bernard Friot,** *Nouvelles Histoires pressées***.**

**Robot**

J’ai un robot. C’est moi qui l’ai inventé. J’ai mis longtemps, mais j’y suis arrivé.

Je ne le montre à personne. Même pas à maman. Il est caché dans la chambre du fond, celle où l’on ne va jamais, celle dont les volets sont toujours fermés.

Il est grand, mon robot. Il est très fort aussi, mais pas trop. J’aime bien sa voix.

Il sait tout faire, mon robot. Quand j’ai des devoirs, il m’explique. Quand je joue aux Lego, il m’aide. Un jour, on a construit une fusée et un satellite.

L’après-midi, quand je rentre de l’école, il est là. Il m’attend. Je n’ai pas besoin de sortir la clef attachée autour de mon cou. C’est lui qui m’ouvre la porte.

Après, il me prépare à goûter, une tartine de beurre avec du cacao par-dessus. Et moi, je lui raconte l’école, les copains, tout…

Un jour, je suis arrivé en retard. Il y avait un accident près de l’école, une moto renversée par un autobus.

J’ai regardé les infirmiers mettre le blessé dans l’ambulance. Quand je suis rentré, il était presque six heures.

Il m’attendait au bas de l’escalier. Quand il m’a vu, il s’est précipité. Il m’a agrippé par les épaules et il m’a secoué. Il criait :

- Tu as vu l’heure, non ? Mais tu as vu l’heure qu’il est ? Où étais-tu ? Tu aurais pu me prévenir…

Je n’ai rien dit. J’ai baissé la tête. Alors, il s’est accroupi et il m’a dit, doucement :

- Comprends-moi, je me faisais du souci…

Je l’ai regardé. Droit dans les yeux. Et c’est vrai, j’ai vu le souci, dans ses yeux. Et presque plus de colère.

Alors, j’ai mis mes bras autour de son cou. Il m’a soulevé et m’a emporté jusque chez nous.

Je l’aime bien, mon robot.

Je lui ai donné un nom. Je l’appelle : papa

**Bernard Friot,** *Nouvelles Histoires pressées***.**

**Histoire impossible**

Après l'école, je suis rentré chez moi par le chemin habituel. J'ai pris la bonne rue, je suis sûr, juste après la pâtisserie Fiévet.

Mais quand je suis arrivé chez nous, au numéro 13, il n'y avait plus rien, plus de maison, rien qu'un trou, très profond, et comme des bulles énormes s'en échappaient.

Quand j'ai ouvert la porte, j'ai poussé un cri, horrifié. Dans le couloir, des centaines de serpents sifflaient, tête dressée, gueule ouverte : un tapis rampant de reptiles menaçants.

Je suis allé directement à la cuisine. J'ai ouvert le Frigidaire. Atroce ! Ma grande sœur Alice y était enfermée, pliée en quatre et congelée, et elle me regardait méchamment de ses grands yeux de poisson mort.

J'ai pris un yaourt à la fraise. Ce n'était pas du yaourt, mais du sang épais de crocodile, avec des morceaux de chair fraiche qui baignaient dedans.

J'ai jeté le pot vide à la poubelle et je suis monté dans ma chambre. L'escalier s'est écroulé et j'ai plongé dans le vide. Tandis que je sombrais, des morts vivants me griffaient et me pinçaient en ricanant.

J'ai fait mes exercices de math. Facile. Et j'ai commencé la rédaction pour jeudi. Mais trois vampires se sont jetés sur moi et ont enfoncé leurs crocs dans ma gorge, des fourmis géantes m'ont arraché la peau, des corbeaux fous m'ont picoré le dos et un homme affreux, au visage couvert de pustules puantes, m'a découpé en rondelles avec une scie électrique mal aiguisée.

Alors, fatigué, je suis descendu au salon, je me suis confortablement installé dans mon fauteuil préféré, et j'ai regardé un film d'horreur pour me changer les idées.

**Bernard Friot,** *Nouvelles Histoires pressées***.**

**Roxy**

Je voulais un petit chien.

J’ai eu un petit frère.

Je n’ai pas eu à discuter. Papa a dit :

- Pas question de chien dans la maison, voyons, tu vas avoir un petit frère. Devine comment on va l’appeler : Simon ! Ça te plaît ?

Ça ne m’intéressait pas. Mon chien, moi, je lui avais déjà trouvé un nom : Roxy.

Quand le bébé est né, je n’ai pas voulu aller le voir à la maternité. Mais il est quand même arrivé à la maison.

- Regarde comme il est mignon, ton petit frère, a dit maman.

Alors, évidemment, j’ai été obligé de le regarder. Eh bien, moi aussi, je l’ai trouvé mignon. Il avait un petit museau tout ridé, de longs poils noirs sur le crâne et des pattes minuscules qu’il serrait très fort.

Alors, je me suis approché et je lui ai dit doucement à l’oreille :

- Salut, Roxy, c’est moi, François. Dis, ça te plairait d’être mon toutou à moi, rien qu’à moi ?

Il a ouvert les yeux, Roxy, il m’a regardé, et j’ai compris que ça voulait dire oui.

Depuis ce jour-là, on est copains, Roxy et moi.

Avec mon argent, je lui ai acheté un os en plastique qui fait du bruit quand on appuie dessus. Papa a dit que c’était idiot, que ça ne plairait pas, à Simon. Mais c’était pas pour Simon, c’était pour Roxy. Et ça lui a drôlement plu. C’est son jouet préféré, il dort toujours avec.

Quand il a été plus grand, c’est moi qui lui ai tout appris : à marcher à quatre pattes, à jouer avec une balle, à se cacher sous le lit… Chaque jour, je l’emmenais dans le parc et on s’amusait bien tous les deux : je lui lançais un bâton et il le rapportait en courant.

Je lui ai aussi appris à aboyer. Le jour où il a fait « wouawoua » pour la première fois, papa était tout content. Il a téléphoné à toute la famille pour dire :

- Simon commence à parler et devinez quel est son premier mot : papa !

Des fois, il ne comprend rien, mon père.

Mais samedi dernier, pauvre Roxy, ç’a été dur pour lui.

Papa et maman sont rentrés du supermarché avec un panier plat en osier. Et dans le panier, il y avait un chien.

- Tiens, m’ont-ils dit, c’est pour toi. Ton frère est grand, maintenant, tu peux avoir ton chien. Roxy, hein, c’est bien comme ça que tu voulais l’appeler ?

Roxy n’a rien dit. Il s’est seulement serré contre moi pour voir ce qu’il y avait dans le panier. Mais j’ai compris.

Je l’ai fait grimper sur mes genoux, j’ai pris sa tête dans ma main, je lui ai gratté doucement le crâne et je lui ai dit :

- T’inquiète pas, Roxy, c’est toi mon toutou à moi. Lui, ça sera juste mon frère, tu comprends ? On l’appellera Simon, d’accord ?

Roxy m’a regardé droit dans les yeux, puis il s’est blotti contre moi.

Alors, j’ai compris qu’il était d’accord.

**Bernard Friot,** *Nouvelles Histoires pressées***.**

Allo ?

Ivan s’ennuyait dans la grande maison vide. Ses parents devaient rentrer tard, ce soir-là, et la ville était plongée dans le brouillard. Il prit le roman policier qu’il avait emprunté à la bibliothèque, La mort est au bout du fil. L’histoire d’un garçon de onze ans qui trouve un numéro de téléphone sur un bout de papier et, spontanément, le compose sur son portable. Sans savoir que c’est le numéro d’un tueur professionnel.

Spontanément, Ivan prit son portable et composa les dix chiffres du numéro inscrit dans le livre.

Il ne s’attendait à rien. Pas que quelqu’un réponde, en tout cas. C’est une voix d’enfant, à l’autre bout du fil, dix ou onze ans, comme lui.

- Allo, dit la voix, simplement, tranquillement.

- Bonjour, dit-il.

Parce qu’il ne sait pas quoi dire d’autre.

- Bonjour, répond la voix.

- Je m’appelle Ivan, dit-il.

- Salut, Ivan. Moi, c’est Alya.

Quelques secondes de silence. Et puis Ivan parle de nouveau :

- Il y a ton numéro de téléphone dans un livre.

- Oui, je sais, dit Alya.

- C’est déjà arrivé que quelqu’un téléphone à cause du livre ?

- Oui, trois fois.

- Pourquoi c’est ton numéro, dans le livre ? Tu connais l’auteur ?

- Non.

Ivan ne sait plus quoi dire. Seulement :

- Tu es seule ?

- Oui. Toi aussi, n’est-ce pas ? Tout seul …

- Comment tu le sais ?

- Comme ça. J’aime bien deviner…

Ivan, bizarrement, se sent mal à l’aise. Malgré lui, il tourne la tête, regarde dans la pièce. L’ombre a envahi le salon.

- Tu as peur ? demande Alya.

- Mais non ! Pourquoi ? proteste Ivan.

- Moi, si, j’ai peur. Il va se passer quelque chose. Je le sens.

Ivan rit. Mais ça ne sonne pas très joyeux.

- Ne t’inquiète pas, il ne va rien se passer…

- Oh, dit Alya, ce n’est pas pour moi que j’ai peur… C’est pour toi.

Elle a baissé la voix, et Ivan sent un frisson lui courir dans le dos. Autour de lui, l’ombre s’est épaissie.

- C’est … c’est une blague, n’est-ce pas ?

- Peut-être, dit Alya.

À cet instant, Ivan entend la porte d’entrée grincer. Maman, pensa-t-il, elle rentre plus tôt que prévu. Mais il sait bien que ce n’est pas vrai. Il lâche le téléphone, cherche une cachette. Là, derrière le canapé. Trop tard. Une main s’est plaquée sur sa bouche et la pointe d’un couteau caresse sa gorge.

- Allo ? allo ? fait la voix d’Alya, là-bas, loin. Allo ? C’est déjà fini ?

Oui, c’est fini. Déjà.

**Bernard Friot,** *Tous pressés***.**

**REDACTION**

Tous les lundis, c'est pareil. On a rédaction. « Racontez votre dimanche. » C'est embêtant, parce que, chez moi, le dimanche, il ne se passe rien : on va chez mes grands-parents, on fait rien, on mange, on refait rien, on remange, et c'est fini.

Quand j'ai raconté ça, la première fois, la maîtresse a marqué : « Insuffisant. » La deuxième fois, j’ai même eu un zéro.

Heureusement, un dimanche, ma mère s'est coupé le doigt en tranchant le gigot. Il y avait plein de sang sur la nappe. C'était dégoûtant. Le lendemain, j'ai tout raconté dans ma rédaction, et j'ai eu « Très bien ».

J'avais compris : il fallait qu'il se passe quelque chose le dimanche.

Alors, la fois suivante, j'ai poussé ma sœur dans l'escalier. Il a fallu l'emmener à l'hôpital. J'ai eu 9/10 à ma rédac.

Après, j'ai mis de la poudre à laver dans la boîte de lait en poudre. Ça a très bien marché : mon père a failli mourir empoisonné. J'ai eu 9,5/10.

Mais 7/10 seulement le jour où j'ai détraqué la machine à laver et inondé l’appartement des voisins du dessous.

Dimanche dernier, j'ai eu une bonne idée pour ma rédaction. J'ai mis un pot de fleurs en équilibre sur le rebord de la fenêtre. Je me suis dit : « Avec un peu de chance, il tombera sur la tête d'un passant, et j'aurai quelque chose à raconter. » C'est ce qui est arrivé. Le pot est tombé. J'ai entendu un grand cri mais, comme j'étais aux W-C., je n'ai pas pu arriver à temps. J'ai juste vu qu'on transportait la victime (c'était une dame) chez le concierge. Après, l'ambulance est arrivée.

Ça n'a quand même servi à rien. On n'a pas fait la rédaction. Le lendemain, à l'école, on avait une remplaçante.

– Votre maîtresse est à l'hôpital, nous a-t-elle annoncé. Fracture du crâne.

Ça m'était égal. On a eu conjugaison à la place. La conjugaison, c'est plus facile que la rédaction. Il n'y a pas besoin d'inventer.

**Bernard Friot,** *Nouvelles Histoires pressées***.**

**Programme**

Son père était psychologue, sa mère ingénieure en informatique. Ensemble, ils avaient créé un programme pour son éducation.

Tout était prévu : le poids en grammes pour chaque ration d’épinards ; l’heure à laquelle il devait se coucher le samedi 3 juillet ; les baisers et les câlins auxquels il avait droit (2,1 baisers par jour en moyenne, 4,3 les jours de fête) ; la couleur des chaussettes qu’il porterait le jour de ses huit ans...

Tous les matins, l’ordinateur le réveillait en chantant un peu faux :

« Réveille-toi, petit homme », puis lui annonçait le programme de la journée.

Il obéissait sans peine, suivait sans rechigner les instructions. Il était programmé pour ça, après tout. Une seule chose le gênait ; de temps en temps l’ordinateur annonçait : « Aujourd’hui, 16h32 : bêtise ».

Ses parents savaient qu’un enfant normal, parfois, fait des bêtises. « C’est inévitable, disaient-ils, et même indispensable à son équilibre. »

Lui, il avait horreur de ça. Pas tellement parce qu’ensuite, on le grondait. Il sentait bien que ses parents faisaient semblant de se fâcher et qu’ils étaient fiers, en réalité, quand il imaginait une bêtise originale. Mais, justement, c’était ça qui était difficile. Il n’avait pas d’imagination et devait se torturer la cervelle pour inventer, chaque fois, une bêtise nouvelle. Il avait électrifié la poignée de la porte d’entrée, un soir où ses parents avaient organisé une grande réception. Il avait lâché des piranhas dans la piscine, pendant que sa grand-mère se baignait. Il avait transformé le fauteuil de son instituteur en siège éjectable. Un jour, même, il avait piraté les ordinateurs qui commandent les feux rouges de la ville et provoqué des embouteillages monstres. Et bien d’autres choses encore. Mais maintenant, il était à court d’idées. Il ne savait vraiment plus quoi inventer. Alors, ce matin-là, quand l’ordinateur annonça : «

Aujourd’hui, 7h28 : bêtise », il réfléchit désespérément. Et, juste à temps, il trouva la seule bêtise qui lui restait à faire.

Il s’assit devant l’ordinateur, appuya sur toutes les touches, donna des milliers d’instructions et détruisit, à tout jamais, le programme qui l’éduquait.

**Bernard Friot,** *Nouvelles Histoires pressées***.**

**Enquête**

Ma grand-mère est détective amateur. A force de lire des romans policiers et d’étudier les méthodes de Sherlock Holmes, d’Hercule Poirot ou du commissaire Maigret, elle a fini par se dire : « Pourquoi pas moi ? » Depuis, elle mène ses propres enquêtes, et elle trouve toujours la solution de l’énigme.

J’ai décidé de marcher sur ses traces et, l’autre jour, je lui ai demandé de me prendre comme apprenti détective.

- D’accord, a-t-elle dit, tu seras mon assistant. Dès qu’un nouveau cas se présente, je fais appel à toi.

Eh bien, aujourd’hui même, j’ai pu suivre mamie et observer sa méthode. En plus, ça s’est passé chez nous. C’est maman qui a découvert le crime : la crème au chocolat qu’elle avait préparé pour ce soir avait été (largement) entamée, et il en restait à peine la moitié. Mamie s’est mise sans tarder au travail.

Pour commencer, elle a enfilé un imperméable et s’est coiffé d’un chapeau mou. Et ainsi attifée, elle a interrogé la victime.

- A quelle heure avez-vous découvert le vol ? a-t-elle demandé à maman.

- A trois heures et demie, quand j’ai voulu prendre un yaourt.

- Et à quelle heure aviez-vous mis la crème au Frigidaire ?

- Vers dix heures ce matin, a répondu maman.

- Bien, a conclu mamie, nous pouvons donc en déduire que le malfaiteur a opéré entre dix heures et quinze heure trente. Et maintenant, transportons-nous sur les lieux du crime à la recherche d’indices.

Tout d’abord, elle voulait relever des empreintes digitales sur la jatte de crème, mais j’ai réussi à l’en empêcher : je ne voulais pas qu’elle gâche ce sui restait de crème au chocolat ! Ensuite, elle a tenté de repérer sur le carrelage les traces de pas du voleur. Mais la cuisine n’avait pas été nettoyé depuis une semaine, de sorte que le sol était noirci de plus d’empreintes qu’un hall de gare.

- Ça ne fait rien, m’a dit mamie, on va établir l’emploi du temps des suspects et, crois-moi, je finirai bien par mettre la main sur celui qui a fait le coup !

Elle a dit cela sur un ton si féroce que j’en ai eu froid dans le dos.

Elle a donc fait comparaître les « suspects », c’est-à-dire mon père et ma sœur, les seules personnes à avoir libre accès à la cuisine en dehors de maman et moi. Anne, ma petite sœur, avait un solide alibi : elle était en excursion avec son club de danse et pouvait fournir une bonne trentaine de témoins.

L’interrogatoire de papa a été nettement plus intéressant. Il a d’abord prétendu avoir passé toute la journée au bureau. Mais quand mamie a saisi le téléphone pour appeler sa secrétaire, il a avoué qu’il avait annulé deux rendez-vous avec des clients pour aller pêcher avec son copain Marc. Il avait l’air d’un gamin pris en faute !

La plus ennuyée, cependant, c’était mamie : si tous les suspects avaient un alibi, l’affaire se compliquait ! Mais elle n’avait pas dit son dernier mot.

- Suis-moi, m’a-t-elle ordonné, on va résoudre ce petit problème.

Nous sommes montés dans sa chambre. Là, elle a bourré une pipe et s’est mise à fumer en toussant à fendre l’âme.

- Maintenant, il faut réfléchir ; la solution est là ! a-t-elle proclamé en se frappant le crâne.

Moi, je n’ai rien dit. Je l’ai regardé réfléchir.

Tout à coup, elle s’est précipitée au salon. Elle a pointé le doigt sur maman en criant :

-J’ai trouvé, c’est toi qui as mangé la crème au chocolat ! Oh, c’était bien joué : le coupable se faisant passer pour la victime, très fort, vraiment très fort ! Mais tu n’avais pas compté sur mon flair, hein ?

Hou ! là, là ! le drame que ça a déclenché ! Maman a traité mamie de « Sherlock Holmes à la noix » et de « commissaire d’opérette ». Finalement, mamie a dû s’excuser. Mais c’est surtout vis-à-vis de moi qu’elle était gênée : elle échouait lamentablement le jour-même où elle voulait m’initier à sa méthode ! Je lui ai dit qu’elle ne devait pas s’en faire, que c’était très bien comme ça.

Et c’est vrai, c’est très bien comme ça. Car le coupable, le voleur de crème au chocolat, je le connais, moi.

C’est moi.

**Bernard Friot,** *Encore des Histoires pressées***.**